

## Travers Sociaux.

### VI.

#### LES DÉSEUVRÉS.

Voyons là, franchement, mes jeunes compatriotes : croyez-vous que c'est une vie que celle que vous menez ? Vous qui subissez, inertes, indifférentes, l'écoulement des jours, savez-vous que ce n'est pas exister que de se lever à une heure quelconque de la matinée, ne se proposant aucun but, ne caressant nulle ambition, et ne sachant comment on usera les heures qui restent à passer jusqu'au coucher du soleil, que de remplir ensuite cet intervalle de paroles vides, de mouvements inutiles et animés d'une fiévreuse hâte de tuer le temps ; de s'endormir enfin le soir sans avoir rien fait qui compte, et avec le soulagement de voir accomplie une fois de plus la quotidienne et monotone évolution de notre planète ?

Ignorez-vous que cette vie dont vous faites si peu de cas est un trésor qui nous est confié à la condition de l'employer utilement, et que tout le crime de l'homme devant la justice de Dieu sera d'avoir — ou par négligence ou par malice — gaspillé ce trésor ? Ces journées, dont la fuite si rapide ne l'est pas encore assez à votre gré, sont, pour ainsi dire, la menue monnaie du capital précieux qu'il vous est enjoint de faire fructifier.

Les moments perdus le sont irréparablement, et toutes ces heures vides que votre nonchalance continue de jeter dans le gouffre du passé vont grossir le nombre de celles dont vous aurez à rendre compte.

Personne n'a le droit d'exister s'il n'est bon à quelqu'un ou à quelque chose. Et, de fait, dans la société, les membres inutiles sont le plus souvent malfaisants.

L'empereur romain, que l'on cite encore après tant de siècles, devait sentir vivement cette nécessité d'user d'une manière profitable de la vie, lui qui voulait que chacun de ses jours contint au moins une bonne action.

Le paresseux est dans la création un être anormal comme le figuier improductif que le Christ condamne à être coupé et jeté au feu. La nature toute entière donne à l'homme l'exemple de l'obéissance à la loi du travail. Autour de lui l'herbe croît, les rivières courent à leur fin, les arbres attachés à la terre, comme Pénélope, font et défont

leur parure, les oiseaux embesognés et joyeux vaquent aux devoirs de leur état, les fleurs s'épanouissent, meurent et renaissent, l'insecte infime, comme l'animal féroce, accomplit docilement, soit dans sa retraite, soit dans son invisible cachette, le rôle particulier qui lui est assigné ; dans le firmament, fourmillière infinie, les étoiles évoluent sans relâche ; notre planète infatigable tourne elle-même éternellement ; et vous seule dans cet engrenage universel, chère et élégante lectrice, vous vous croiriez permis de rester stagnante.

Le Bon Dieu ne vous prête pas en vain sa lumière, et Il ne fait pas lever tous les matins son soleil pour le rendre témoin de votre oisiveté.

La jeunesse elle-même ne vous est accordée comme le printemps à la nature qu'à la seule fin de préparer vos forces pour la saison laborieuse qui la doit suivre. A cette époque où se déterminent les vocations, quelque gâtée que vous ayez été par vos parents et par la fortune, il vous faudra, bon gré mal gré, participer au mouvement qui entraîne l'humanité et tenir votre rôle dans le drame universel ; la position que vous serez appelée à remplir dans la société, et surtout les devoirs de la maternité, vous fourniront d'impérieuses occupations.

Fussiez-vous même l'un de ces accessoires, réputés superflus, de la famille humaine, qu'on appelle une *vieille fille*, vous sentirez comme les autres l'impitoyable force qui commande à chacun d'agir, d'aider de quelque façon à la manœuvre. Celles qui, arrivées à un âge sérieux, s'insurgent contre cette nécessité de se dévouer, et s'attardent dans l'insouciance heureuse de l'adolescence, sont punies de leur frivolité par la dérision et le mépris du monde.

Rien, vous dis-je, n'est inutile dans l'œuvre de Dieu. Il faut se mettre dans l'idée que chacun en particulier, nous sommes un instrument important dans le grand rouage, et que nous avons notre mission à remplir.

Le moyen dont nous disposons pour accomplir notre tâche, le précieux outil que la Providence nous prête à cette fin, c'est le Temps.

Le Temps est toute la fortune du pauvre ; pour